

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

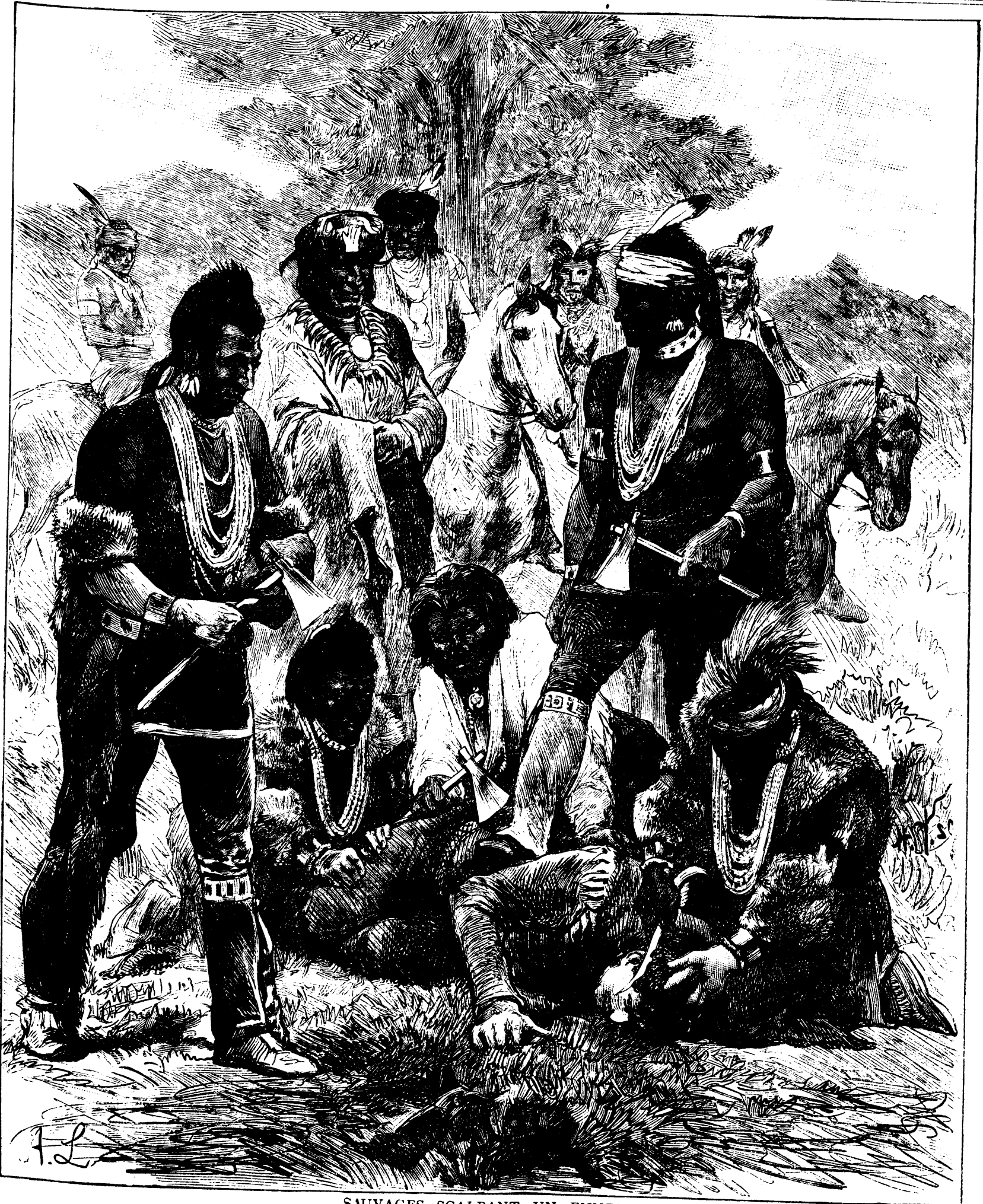
- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

2ème Année, No. 59. — Samedi, 20 juin 1865
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. 5 CENTS.

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50.—Un an : \$3.00



SAUVAGES SCALPANT UN ENNEMI

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 20 juin 1885

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — La grotte des fées (suite), par Stanislas Côté. — Poésie : A Mlle Albina N***, par Noël Pays. — Nos primes. — La Porteuse de Pain (suite). — Le ruisseau. — Notes et impressions. — Un conseil par semaine. — Récitations de la famille : Logogriphe. Anagramme-Devinette. Problème d'échecs. — Rébus. — Choses et autres. — Primes mensuelles.

GRAVURES : Sauvages scalplant un ennemi. — Deux amis. — Gravure du feuillet. — Rébus.

ENTRE-NOUS

C'EST avec un frémissement de douleur qui a son écho dans tous les cœurs vraiment canadiens, que nous avons écrit ce mot en tête de notre ouvrage : "Il a passé !" Sans doute, ce mot est rempli d'espérance et d'immortalité ; il rappelle à tous que celui que nous pleurons au milieu d'un deuil aussi universel que patriotique, et qui n'a peut-être jamais eu un pareil retentissement dans notre pays, n'est mort et perdu que pour nous, et que ce jour qui fait couler nos larmes annonce cependant la naissance au ciel de notre père et vénéré pontife : *Hodie natalis reverendissimi patris in celo !* pour nous seuls la douleur est complète, et la désolation universelle.

Sonnez donc votre glas funéraire, cloches de Ville-Marie ; les rives du grand fleuve vont le répéter aux vallées ; il va trouver un écho dans les palais comme dans les chaumières, car toutes les familles ont perdu un père, et le pays un apôtre vénéré. Un cri de douleur, un profond sanglot s'élève des entrailles de la terre, qui ne veut plus être consolée, parce que son incomparable évêque n'est plus !

Passons au moins ces jours de deuil à nous raconter sa vie et à nous édifier par ses vertus ; c'est la suprême consolation des enfants près du lit de mort d'un père, c'est celle que nous nous sommes donnée et que nous offrons à nos amis.

Ce qui précède est l'avant-propos d'un livre écrit par une bonne et excellente plume, *La vie de Mgr Ignace Bourget*, par M. A. Leblond de Blumath.

Sentant mon incapacité de parler dignement du grand archevêque, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de citer ces lignes.

Lisez ce livre, et vous saurez mieux apprécier encore les hautes qualités et les vertus de l'illustre prélat qui nous a quitté.

.

Il me faut encore m'occuper une fois de cet ennemi de la race canadienne-française, qui a nom Sheppard.

Le juge Dugas, major au 65^{me} bataillon, qui est allé rejoindre son bataillon il y a un mois environ, nous envoie des détails très intéressants au sujet de cette affaire.

Lors de son départ de Montréal, il s'était bien promis de tirer les choses au clair. Il y est arrivé.

En passant à Toronto, où il avait deux heures à lui, il s'empressa de se mettre à la recherche du fameux sergent Nelson, de qui le Sheppard disait tenir les détails absurdes qu'il a publiés au sujet de la conduite du 65^{me}. Au bout d'une heure de marche, il finit par dénicher l'oiseau.

Je sais bien que plusieurs journaux ont déjà dit que le sergent en question avait tout nié, mais, comme pour la première fois, nous avons un témoignage sérieux, authentique et dont l'importance est incontestable, je tiens à vous le donner.

.

Aussitôt que le major fut mis en présence du sergent, il se rappela très bien l'avoir vu déjà. En effet, il était monté dans le train où se trouvait le 65^{me}, à McKay's Harbour.

Nelson dit aussitôt au major qu'il en était encore à se demander comment Sheppard avait pu broder son histoire après l'entrevue qu'il avait eue avec lui.

"Non-seulement, dit-il, j'ai été admirablement traité par les hommes de votre bataillon, mais je ne saurais trouver d'expressions assez élogieuses pour les remercier de ce qu'ils ont fait pour moi. J'ai été reçu par le 65^{me} en véritable camarade, et j'ai rencontré en eux des amis comme on en voit

peu, car avant de les quitter, sachant que j'étais malade et sans argent, ils m'ont remis une somme de \$10 afin d'acheter à Winnipeg les objets dont je pourrais avoir besoin.

"Vous voyez donc que, en homme de cœur, je n'ai pu rien dire qui put être contraire à l'honneur de camarades qui m'ont traité de cette manière."

.

Ceci est assez concluant, mais ce n'est pas tout.

Comme Sheppard avait insisté sur l'inconvenance de la conduite du bataillon, lors de son passage à Port-Munroe, et qu'il citait le nom de M. Macdonald qui, d'après sa version, se plaignait amèrement des procédés des officiers et des soldats à son égard, le major Dugas écrivit à M. Macdonald le priant de dire ce qui s'était passé.

La réponse est arrivée et j'en cite les passages suivants :

J'ai relu votre lettre deux ou trois fois avant de pouvoir comprendre de quoi il s'agissait, et je ne puis trouver de mots assez énergiques pour exprimer l'indignation que j'ai ressentie en constatant la lâcheté de la tentative faite pour salir la réputation et l'honneur du 65^{me} bataillon.

Suivent les protestations les plus énergiques sur l'infamie de l'article du *Toronto News*, et M. Macdonald termine par cette phrase très franche et très énergique :

Mon cher major, je vous envoie la présente, sans aucune réserve ; vous pouvez proclamer ma déclaration aux coins des rues et du haut des toits des maisons et le dire aux quatre vents du ciel avec le vœu que je forme que les officiers et soldats du 65^{me} bataillon retourneront chez eux sains et saufs et conserveront toujours l'honneur de leur nom.

Cette précieuse lettre a été remise à M. Georges Duhamel, avocat de M. Dugas, et sera produite en Cour, avec nombre d'autres documents très importantes, lors du procès Sheppard.

.

Ainsi que vous le savez déjà, on va fêter cette année la Saint-Jean-Baptiste à Saint-Jean, et c'est avec regret que je vois que nombre de membres de l'Association vont se rendre à Ottawa le même jour.

Cette division des forces nationales ne me plaît guère.

Hélas ! il faut l'avouer, l'accord le plus parfait ne semble pas régner dans notre belle société, et la discipline ne paraît pas être observée comme elle devrait l'être.

Quand il s'agit de Patrie et d'honneur national, je ne connais que la consigne et je suis mon chef et mon drapeau.

Le président et la bannière de l'Association Saint-Jean-Baptiste vont à Saint-Jean, le devoir de tout membre est de les suivre. Toute division affaiblira l'importance de la démonstration, et j'espère que les malentendus qui existent disparaîtront bien vite.

Il est évident que chacun est animé des meilleurs intentions, mais on dit que l'enfer en est pavé, et je crois qu'on ferait mieux de s'en tenir à une action commune, plutôt que de se disperser ainsi et de chercher le bien de la société par des moyens différents.

Les typographes ont eu l'excellente idée de faire leur excursion annuelle le 24 juin, et ont choisi pour lieu de réunion la jolie petite ville de Saint-Jean.

C'est donc faire d'une pierre deux coups que de prendre le train des typos, et de plus on est certain de faire un voyage agréable, car les initiés du noble art de Gutenberg sont gens de joyeuse humeur et les plus gais compagnons du monde.

N'oublions pas non plus qu'il y aura le soir un très joli concert, donné par la musique de la Cité et le chœur des Montagnards.

.

Un brave citoyen est venu trouver l'autre jour le chef de police de Montréal, et lui a fait part d'un projet des plus originaux. Il s'agirait de monter les hommes de police sur des patins à roulettes.

L'inventeur soutient qu'un gardien de la paix monté sur roues irait plus vite, sur les trottoirs, qu'un voleur ou un caissier en fuite, et que sa prompte arrivée sur le lieu d'une rixe aurait de grands avantages.

Il est évident que l'homme qui a rêvé pareille chose a eu pour but de rendre service à la société, mais il est plus évident encore qu'il a des notions

singulièrement erronées sur la nature des devoirs des représentants de l'ordre public.

On ne doit pas s'attendre en effet à ce qu'un homme de police se permette de troubler la paix en venant s'immiscer dans une querelle, quand on sait qu'au contraire la coutume a toujours été, pour lui, d'attendre que la bataille fut terminée pour arrêter le survivant.

Ce système est du reste très inférieur à celui qui a été proposé l'année dernière, à New-York, et qui consistait à munir chaque gardien de la paix d'un ballon rempli d'hydrogène, dont la manœuvre s'apprend en quelques jours.

Toutefois, des expériences faites dernièrement en France, entre un caissier et un homme-ballon, ont prouvé que la vitesse du caissier était de beaucoup supérieure à celle du sergent de ville hydrogéné.

Il est fâcheux que ces idées ne soient pas pratiques, car elles sont très jolies en théorie.

.

Sitôt qu'un homme s'acquiert une célébrité quelconque, on s'évertue à lui fabriquer une généalogie et souvent même une patrie de fantaisie.

Il y a six mois à peine, que d'histoires ont circulé au sujet du Mahdi !

"Il est né Irlandais, dit un jour un journal de Dublin, et plusieurs personnes de notre ville se souviennent parfaitement l'avoir connu alors qu'il était porteur de journaux."

"Le Mahdi, Irlandais ! s'écria le *Figaro*, allons donc, à d'autres ! Nous savons très bien qu'il a été élevé rue neuve Coquenard, et que son père était colleur d'affiches et sa mère blanchisseuse."

On donne toujours des détails tellement minutieux, qu'à première vue il est impossible de douter.

Et Arabi Pacha, et Cetewayo, et tant d'autres ! Vous comprenez que c'était le tour de Gros-Ours, et voici ce qu'on raconte au sujet de ce fils des bois :

.

Une femme nommée Dubois, qui vit à Saint-Sauveur (Québec), dit être une cousine de Gros-Ours, et que le vrai nom de celui-ci est Edouard Lambert, fils de Louis Lambert, fermier, et de Marie Fréchette, de Saint-Nicolas, comté de Lévis.

Gros-Ours serait par suite cousin du poète-lauréat, L. Fréchette.

A l'âge de 20 ans, Edouard Lambert quitta Saint-Nicolas pour les Etats-Unis avec deux amis.

Sa famille resta vingt ans sans entendre parler de lui, lorsqu'une lettre fut reçue par ses parents disant qu'il avait été fait prisonnier des indiens Cree, qui l'ont gardé de si près qu'il ne pouvait pas s'échapper.

Par la suite, ses actes de bravoure lui conquirent l'admiration des braves, et il dut accepter la fille d'un des chefs sauvages comme sa femme.

A la mort du chef, il fut choisi pour lui succéder.

Pour appuyer ces explications, M^{me} Dubois dit qu'un des frères d'Edouard visita plus tard le Nord-Ouest et reconnut Gros-Ours comme son frère.

Il dit qu'Edouard était très riche et avait deux filles élevées dans un couvent.

Il ajoute que certains signes sur lesquels on ne peut se tromper, l'ont fait reconnaître malgré son tatouage.

Le poète ne dit ni oui ni non et laisse courir le canard.

.

Que de morts chaque semaine !

Aujourd'hui encore, j'ai à constater la disparition de deux hommes qui ont joué un rôle important, et dont le départ laisse un vide difficile à combler.

L'amiral Courbet et le prince Frédéric-Charles sont morts le même jour.

Le premier s'était distingué dans l'expédition du Tonquin ; après plusieurs combats heureux, il avait coulé la flotte chinoise, et la marine française comptait sur lui pour les moments difficiles.

Il est mort au moment où son nom venait de sortir de l'ombre.

LE MONDE ILLUSTRÉ a publié son portrait et sa biographie le 18 octobre 1884.

Le second, le prince Frédéric-Charles, a eu deux passions : l'une pour la guerre, l'autre : la haine de la France. Il aurait voulu voir notre mère-patrie écrasée, et partout où il est passé il a laissé des traces de sa haine sauvage.

Il est fâcheux qu'il soit mort si tôt. Il aurait dû vivre quelques années de plus. Peut-être aurait-il vu à son tour son pays écrasé par la France, ses palais incendiés et les citoyens des villes allemandes fusillés sans pitié, tout comme cela s'est fait en France en 1870-71.

LÉON LEDIEU.

LA GROTTTE DES FÉES

(Imité de Jules Verne)
(Suite)

LES yeux quittèrent à regret la voûte enchantée et mon regard se porta vers l'objet que mon oncle indiquait en tremblant d'émotion. Le brave homme paraissait surexcité au point que je redoutai pour lui une attaque d'apoplexie.

—Allons-y, lui dis-je nonchalamment. Et je partis le premier.

J'avais à peine fait trois pas que le bouillant maître d'école passa brusquement devant moi.

—Après les rois les princes, observa-t-il ; et il piqua droit à une sorte de roc jaunâtre, haut de quatre pieds, qu'il atteignit bientôt.

—C'était bien vrai ! dit le cher homme ému jusqu'aux larmes. Brave Renselaer ! ta colonne d'or, elle existe ! je la vois ! comme elle est belle !

Et en disant ces mots, Julien Lavigne palpait la colonne, il lui donnait de légers tapins, il lui disait de douces paroles, il la caressait enfin, lui, ce vieux garçon, qui n'avait encore rien aimé !

Pendant cette scène, je pensais à Georgette.

L'extase de mon oncle dura bien une demi-heure, après quoi son tempéramment positif reprit le dessus.

C'était réellement de l'or que nous avions sous les yeux, une masse presque pure de ce métal précieux, fondue depuis des centaines de siècles par l'action volcanique, et incessamment lavée par les gouttes d'eau qui, s'échappant nombreuses et drues de la voûte de la grotte, allaient se perdre dans les fentes du sol après l'avoir arrosé.

—Nous allons la miner et nous emporterons ce que nous pourrions des débris, me dit mon oncle, redevenu lui-même.

—Y pensez-vous sérieusement ?

—Belle question, en vérité ! Ne vois-tu pas que nous allons cueillir des millions ! Avec ces millions nous achèterons de grandes fermes, nous bâtirons des collèges agricoles, nous ferons de la colonisation, nous établirons un capital dont la rente servira à améliorer la condition des instituteurs, des journalistes, des hommes de lettres, des savants, nous...

—Nous partirons un petit ménage, Georgette et moi, ajoutai-je en à part.

Mon oncle m'entendit, je le vis bien, car il me toisa du regard pendant une demi-minute, et il éclata de rire.

—Tu n'es pas si bête, après tout.

Telle fut la conclusion de son examen. Je m'attendais à une explosion de colère.

Nous nous mîmes activement à l'œuvre, et en moins d'une heure nous avions pratiqué dans la masse d'or un trou oblique d'une profondeur de quatorze à quinze pouces, presque à la base du monolithe aurifère. En travaillant je sentais que ma main n'était pas bien assurée, j'étais nerveux, en un mot, j'avais le pressentiment d'une catastrophe.

Mon oncle poussa dans le trou de mine une mèche longue de dix-huit pouces, après quoi il y coula une bonne charge de poudre et enfin il la boucha solidement avec du papier d'abord, puis avec du feutre, enfin avec du sable.

Avec sa torche qu'il avait plantée dans le sol près, il alluma la mèche.

—Eloignons-nous, dit-il.

Et nous courûmes nous dissimuler derrière un morceau de granit, à trente pas de la colonne.

A peine étions-nous accroupis derrière le rocher, qu'une détonation épouvantable retentit dans la grotte.

Nous n'avions pas encore eu le temps de nous remettre que nous fûmes assaillis par une pluie de petits corps durs, gros comme des œufs, qui nous tombaient sur la tête. En même temps, un craquement horrible se fit entendre, et une ava-

lanche liquide, une cataracte, nous engloutit et nous étouffa en tourbillonnant. Ce fut l'affaire d'un instant.

Je ne vis ni n'entendis plus rien ; je me noyais ! Tout ce que je pus constater, c'est que j'étais poussé de bas en haut par une puissante pression d'eau tournoyante.

Cela dura bien vingt secondes, un siècle ! J'avais déjà confié mon âme à Dieu, quand j'éprouvai un arrêt dans mon ascension et sentis une bouffée d'air frais me fouetter le visage. J'ouvris les yeux, j'étais à quelques pas d'une rive que je rejoignis sans retard.

Ma première pensée en atterrissant fut pour mon pauvre oncle. En regardant l'onde, je le vis apparaître, inanimé, poussé vers le rivage près de moi, par les remous de l'eau encore agitée.

Je courus à lui et lui frottai les tempes, tout en me tâtant pour me convaincre que c'était bien moi-même encore.

Il n'avait éprouvé qu'une légère syncope et rouvrit les yeux presque aussitôt. Je remarquai qu'il tenait quelque chose dans sa main crispée. Je ne pus réprimer un sourire quand je le vis ouvrir cette main et pâler de désappointement.

Au moment de la catastrophe, mon oncle, obsédé par son idée fixe, avait ramassé un corps dur et plat, qu'il croyait bien être un éclat d'or ; c'était un éclat de roche !

—Où sommes-nous ? demanda-t-il.

—Ma foi ! je n'en sais rien.

Il s'orienta un peu.

—Nous sommes, ajouta-t-il, sur le faite du mont Belœil. L'explosion de la mine a causé l'effondrement du lit de ce lac que tu vois et qui remplit maintenant la grotte ; l'avalanche d'eau qui nous a surpris venait de l'aqueduc souterrain qui part de la tête du lac Magog, et, après avoir alimenté quelques petits lacs sur son parcours, à travers les cantons de l'Est, aboutit au réservoir naturel que tu vois ici... Mais nous sommes trempés jusqu'aux os, nous allons nous sécher un peu.

—Et nos millions ?

—Va les plonger si tu le peux... pour moi je n'y tiens plus... Otons nos habits pour les étendre.

—Mais l'eau doit maintenant s'échapper du flanc de la montagne par le conduit qui mène à la grotte.

—Faisons d'abord sécher nos habits, nous irons voir cela après. Si le niveau de ce lac baisse, c'est que l'eau s'échappe par le tunnel de la grotte, sinon j'en conclus que ce passage est suffisamment obstrué par les débris de l'explosion. D'ailleurs, ce qui me porterait à accepter plutôt cette hypothèse, c'est que l'eau nous a poussés ici, au lieu de nous faire sortir par là où nous sommes entrés.

Nos habits étant suffisamment séchés, nous nous rhabillâmes et nous redescendîmes la montagne du côté de l'ouverture qui nous avait permis d'y pénétrer. Rien à l'extérieur n'indiquait que les entrailles de la montagne avaient subi un bouleversement. L'hypothèse de mon oncle était la vraie.

Nous nous rendîmes au village de Saint-Hilaire pour nous y reposer ; il était alors cinq heures de relevée, nous y passâmes la nuit.

Le lendemain, nous étions à Chambly, de nouveau chez nous. Deux fées vinrent nous ouvrir la porte, l'une jeune, l'autre vieille.

C'étaient Georgette et Mathilde.

Nous avions un air si étrange, mon oncle et moi, qu'elles n'osèrent point nous questionner. Georgette, toutefois, avait en me regardant un sourire si moqueur, que j'en rougis jusqu'aux oreilles. J'étais bien assez fripé pour la faire rire un peu.

Mon oncle reprit le même jour ses occupations accoutumées, qu'il continua jusqu'à sa mort, arrivée il y a quelques années. Jamais il ne parla de son aventure ; ni moi non plus de son vivant, malgré les cajoleries de Georgette pour obtenir un récit de notre expédition.

Je continuai mes fonctions d'assistant de mon oncle, en enseignant l'abc aux enfants de Chambly.

Tout rentra dans les habitudes ordinaires, mon oncle resta bouquiniste enragé.

Quant à moi, Maxime Lavigne, son neveu, je suis devenu le mari de Georgette, après cinq longues années de sollicitations... Je comprends maintenant qu'on ne peut gagner son propre pesant d'or en un seul jour.

STANISLAS COTÉ.

FIN

[Pour le Monde Illustré]

A MILLE ALBINA N***

Juin a couvert mon seuil d'un tapis de verdure
Perlé d'argent au souffle embaumé des matins,
Et Flore, se jouant folâtre en nos jardins,
Attache aux bourgeons d'or sa féconde ceinture.

Les bois sous leurs rameaux s'empressent de chansons ;
Les prés de fleurs parés se peuplent de caresse ;
La sève des printemps, mystérieuse ivresse,
S'élançait à pleine écorce aux flancs bruns des buissons.

Le soleil met sa pourpre au vert front des collines ;
Et le grillon craintif, tapi dans les sentiers,
Mêle son chant criard sous les grands églantiers
Au murmure argentin des sources cristallines.

Un Méandre aux flots bleus, plus qu'un Tibre latin,
En spirales d'azur déroulant ses caprices,
Cache de frais abris, aux amoureux propices,
Sur sa rive où se mire un ciel Napolitain.

Roulant paisiblement dans ses rives profondes,
Le fleuve au teint d'argent, aux débordantes eaux,
Abreuve par milliers de murmures ruisseaux
Et rajeunit encore la plaine de ses ondes.

Les ombres à ses bords s'enlacent tendrement,
Et le flot irisé, qui le prend pour complice,
Rend à l'écho charmé le baiser de Narcisse,
Comme autrefois Lydie à son unique amant.

Ces mots te le diront, si je n'ose le dire :
Je sais non loin des bords que son flot vient laver,
Un poétique abri que nul ne peut trouver,
Où parmi la verdure erre ton doux sourire.

Toute chose en ce monde a son caprice en soi...
C'est là, loin des propos importuns de la foule,
Tandis que le grand fleuve à mes pieds se déroule,
C'est là que je t'écris et que je rêve à toi.

Mignonne, si tu veux qu'un beau soir j'en revienne,
Le cœur rempli d'amour et des fleurs plein la main,
Arrête d'un regard mes pas sur ton chemin,
Ma secrète pensée a deviné la tienne.

Mais voilà que je fouille, en faisant cet aveu,
De mes vieux souvenirs la cendre à peine éteinte ;
A chaque heure du jour qui sur la cloche tinte,
A nos illusions il nous faut dire adieu !

NOEL PAYS.

NOS PRIMES

LISTE DES RÉCLAMANTS DU DERNIER TIRAGE

Montréal.—Jos. Dragon, coin des rues Ste-Catherine et Amherst (Syndicat Canadien) ; A. Rolland, 157, rue St-Antoine ; Dame Augustin Barron (\$25.00) 309, rue Mignonne ; C.-C.-L. Lison, 2438 rue Notre-Dame ; J. Lefort, 381, rue Montcalm ; D. A. Chauret (deux primes), 177, rue St-André ; Ovide Gagnon, 231, rue Maisonneuve ; J. A. Brousseau, 606, rue Mignonne ; P.-C. Ratelle (\$2.00), 924, rue Ste-Catherine ; Dame N. Raymond, 524, rue Ste-Catherine ; Alexis Crépeau, 1560, rue Notre-Dame ; Ls. D'Aoust, 108, rue Canning ; A.-C. Lachance (\$15.00), 93, rue St-André ; Joseph Ghisou, 256½, rue des Seigneurs ; Alp. Duhamel, 277, rue des Allemands ; Louis Saint-Jean, 110, rue Ste-Elizabeth ; D. Dumont, 61, rue Sanguinet ; Mlle A. Lafrance, 1, ruelle Saint-Henri ; Dame Edmond Comartin, 115, rue St-Dominique ; O. Leblanc, 417, rue Ontario ; Charles Bigaouette, 1007, rue St-Jacques ; Hormidas Corbeil, 88½, rue des Inspecteurs ; P.-B. Ménard, 39, rue Richmond ; Emille Brouillet, 112, rue Champlain ; A. Thibaudau, 94, rue des Erables ; Chs McCraw, 307, rue Plessis.

Québec.—Joseph Langlois, 41, rue Franklin ; Ol. Deslauriers, ferblantier, rue St-Valier ; Jérémie Vézina, 39, rue St-Louis ; Herménégilde Boulet, 9, marché Berthelot.

Trois-Rivières.—C. LaBarre & frère.

Beauharnois.—Julien Léonard (\$4.00).

Sainte-Cunégonde.—Dame Etienne Montminy, 78, rue Quesnel ; N. Gauthier, 363, rue Workman ; Napoléon Sicard, 567, rue Albert.

Ville Saint-Henri.—Charles Barrière, 175½, rue St-Henri ; Jos.-Victor Danis, 74, rue Atwater ; André Gravel, rue Ste-Marguerite ; Dame George Rodger, 145, rue St-Fernand.

Maskinongé Station.—Mlle Clara Bouchard.

Pointe-aux-Trembles.—Mlle Albina Laberge (élève du couvent).

Pointe Saint-Charles.—Dame George Paré, 132½, rue Centre.

Ville Saint-Jean-Baptiste.—P. Morrier, 213, rue St-Laurent ; Edmond Bastien, 165, rue St-Dominique.



DEUX AMIS

LA
PORTEUSE DE PAIN

PREMIÈRE PARTIE.—(Suite.)

LIV

« EST singulier, dit-il. On prétend que les impressions gravées dans la mémoire d'un enfant sont ineffaçables. Il n'en est point ainsi pour moi. Tout a disparu. Quel âge avais-je donc à cette époque ?

—Trois ans et demi.

—Il y a donc vingt et un ans de cela.

—Oui.

—Je ne me souviens de rien de cet âge.

—Cherche bien.

—J'ai beau chercher... C'est la nuit... l'obscurité complète.

—Eh bien ! reprit Etienne Castel, tu avais près de toi, dans le jardin où la scène se passait, le petit cheval donné par ta mère, et comme je veux soigner tous les détails, comme celui-là d'ailleurs est caractéristique et pittoresque, j'ai besoin du joujou en question pour le peindre d'après nature, car je n'ai fait que l'indiquer de souvenir.

—Je vous le ferai porter, mon ami, ou je vous le porterai moi-même.

—Je te remercie d'avance.

—D'après ce que vous venez de me dire, continua Georges, les portraits de ma mère, de mon oncle, le vôtre, se trouvent sur cette toile ?

—Et le tien, oui.

—Avez-vous le projet de vendre le tableau en question ?

—Pourquoi diable me demandes-tu cela ?

—Parce que je n'ai encore chez moi rien de vous, et que je vous achèterais ce tableau qui serait pour moi plus et mieux qu'une œuvre d'art.

—Tu veux m'acheter de la peinture ? fit Etienne en mordillant ses longues moustaches.

—Pourquoi non ?

—Tu es donc bien riche ! Tu sais que je vends très cher.

Georges répondit en souriant :

—Je sais cela. Mais je sais également que vous me traiterez en ami.

—Hum ! hum ! Il aura de la valeur, ce tableau.

—Comme toutes vos œuvres.

—Hum ! hum ! Plus que les autres.

—Eh bien ! cher tuteur, estimez-le, et si je ne puis vous le payer tout entier d'un seul coup, vous m'accorderez un peu de crédit pour le reste.

—Cela te ruinera !

—Si cela fait un trou, je le boucherai vite à force de travail.

Etienne Castel haussa les épaules.

Tu es vraiment bête, mon pauvre enfant ! dit-il avec un gros rire. N'as-tu donc pas compris que ce tableau est à toi, et que si je le retouche c'est uniquement pour te l'offrir ?

—Ah ! cher tuteur !

—C'est une surprise que je voulais te faire. Mais va te promener ! pas moyen ! Eh bien ! la voilà faite, ma surprise. Le jour où j'aurai fini, le

tableau sera chez toi. Prépare-lui donc une belle place dans ton salon.

—Et, quand aurez-vous fini ?

—C'est difficile à dire. Il n'y a pas mal à faire et je ne travaillerai point à cela seulement. Mettons quatre ou cinq mois.

—Mais, d'ici là, au moins, pourrai-je le voir ?

—Toutes les fois qu'il te plaira de rendre visite à mon atelier.

—Dès demain, alors.

—Dès demain, si tu veux.

LV

Georges prit les mains d'Etienne Castel et les serra avec effusion.

—Ah ! que vous êtes bon, cher tuteur ! dit-il en même temps ; je vous remercie par avance, et de toute mon âme ! Mais, dites-moi, cette femme arrêtée par les gendarmes chez mon oncle, à la cure de Chevry et qui, je le vois, occupe la première place dans votre tableau, qu'avait-elle fait ?

—Qui est-ce ? lui demanda Georges.

—Un monsieur qui demande à parler à monsieur.

—Pour affaires ?

—Non, pour voir monsieur, tout simplement.

—Vous a-t-il donné sa carte ?

—Il n'en avait pas sur lui.

—Au moins, il vous a dit son nom ?

—Pour ça, oui. Il s'appelle Lucien Labroue.

Georges poussa une exclamation de surprise et de joie.

—Lucien Labroue, répéta le peintre étonné.

—Oui, un ancien camarade de collège, un ami que je n'ai pas vu depuis cinq ans. Est-ce que vous le connaissez, mon cher tuteur ?

—Je crois du moins connaître son nom.

—Vous me permettez de le recevoir en votre présence ?

—Non seulement je te le permets bien volontiers, mais je t'en prie.

—Madeleine, faites entrer.

La vieille servante sortit, et une seconde plus tard Lucien Labroue parut sur le seuil du cabinet. Georges lui tendit les bras en s'écriant :

—Lucien ! mon cher Lucien !

Les deux jeunes gens très émus se donnèrent une accolade fraternelle.

—Ah ! que c'est bien à toi d'être venu ! dit Georges, et que je suis heureux de te voir !

—Pas plus que moi de t'embrasser, répliqua Lucien ; puis il s'inclina devant l'artiste.

—Mon tuteur et mon ami, fit le jeune avocat, monsieur Etienne Castel.

—Un peintre hors ligne dont je connais et dont j'admire le talent si fin et si distingué, répliqua Lucien en s'inclinant de nouveau.

—Vous me prenez par mon faible, monsieur, dit le peintre en souriant. Les artistes aiment la louange et je ne fais point exception à la règle générale.

—Tu habites Paris ? demanda Georges à son ami.

—Oui, depuis deux ans.

—Une vocation irrésistible te poussait vers la mécanique. Tu es donc à la tête d'un établissement ?

—Hélas ! non.

—Comment, non ? Avec ton mérite !

—Ce que tu veux bien me faire l'honneur d'appeler mon mérite, ne m'a jusqu'à ce jour conduit à rien. Je végète. J'en suis réduit pour vivre à faire des copies de machines, des lavis, des épreuves.

—Je tombe de mon haut !

—Les choses sont ainsi, et ce n'est point le courage qui me manque cependant !

—As-tu fait des démarches pour te caser ?

—De nombreuses démarches, toutes infructueuses, et en désespoir de cause je viens te trouver.

—C'est ce qu'il aurait fallu faire tout d'abord. Un garçon comme toi doit ouvrir ses ailes, prendre son vol et non végéter ! Tu avais une tante ?

—Oui, la sœur de mon père, une bonne et sainte femme qui est morte peu de temps après le jour où je t'ai vu pour la dernière fois.

—Ne t'a-t-elle rien laissé ?

—Quelques milliers de francs qui m'ont permis de compléter mes études.

—Eh bien, mon cher Lucien, je ne regrette qu'une chose, c'est que tu aies tardé à t'adresser à moi. Dès demain, je m'occuperai de toi, et d'une façon sérieuse.



La fille de Jeanne Fortier, au lieu de lui répondre, le regarda bien en face.—(Voir, page 46, col. 2.)

—On l'accusait du triple crime de vol, d'incendie et d'assassinat, répondit l'artiste.

—Oh ! la malheureuse ! Elle a passé en justice, sans doute ?

—Oui.

—A-t-elle été condamnée ?

—A la réclusion perpétuelle, oui.

—C'est qu'alors elle était coupable.

—Sans doute, puisque les juges ont trouvé des preuves suffisantes pour la condamner.

—Savez-vous son nom ?

—Je l'ai su autrefois, mais je l'ai oublié.

L'entretien en était là, quand un nouveau coup de sonnette se fit entendre.

—Si c'est un client qui vient te consulter, j'irai fumer une cigarette dans ta chambre, dit Etienne.

—Attendez un instant ; nous allons voir.

Madeleine entra.

—As-tu par hasard quelque chose en vue ?
 —Oui.
 —Quoi donc ?
 —Que penserais-tu de la situation de directeur des travaux dans une grande usine pour la construction des machines et mécaniques appropriées aux chemins de fer ?
 —Cela dépasserait toutes mes espérances.
 —Eh bien, j'ai l'espoir d'obtenir pour toi cet emploi.
 —En France ?
 —Tout près de Paris. Voici comment : Un ingénieur mécanicien français, qui a réalisé une grande fortune à New-York, vient de revenir dans la mère-patrie avec l'intention d'y créer des ateliers semblables à ceux qu'il possédait aux Etats-Unis. Cet ingénieur est mon client. Je viens d'avoir la chance de lui rendre un très important service ; j'ai donc le droit incontestable de lui demander une faveur qui deviendra pour lui une excellente affaire. En ce moment il dirige la construction d'immenses ateliers sur les bords de la Seine, à Courbevoie, et bientôt il doit faire appel à l'élite des dessinateurs, des mécaniciens ajusteurs, etc., etc. Je t'assure que ton engagement bien en règle sera le premier signé, par le grand inventeur, qui se nomme Paul Harmant.
 —Paul Harmant, répéta Lucien. Serait-ce l'associé de James Mortimer, de New-York ?
 —Lui-même. Je vois que son nom t'était connu.
 —Qui ne connaît ce nom ? C'est à Paul Harmant que l'industrie doit les machines à coudre silencieuses, et la machine à guillocher perfectionnée dont mon père, qui lui aussi était un inventeur, avait eu autrefois l'idée, m'a dit ma tante.
 —Eh bien, tu deviendras le bras droit d'un homme de talent, dit Georges.
 —Ah ! mon ami, si tu fais cela, quelle reconnaissance ne te devrai-je pas ?
 —Je crois que tu peux regarder la chose comme faite ; mais pas un mot à qui que ce soit de notre entretien et de ma promesse. Les demandes vont affluer. Je tiens fort à ce que la mienne soit la première en date. Laisse-moi donc agir, et compte sur moi. Tu sais que tu dînes avec nous.
 —Mais... commença Lucien.
 —Oh ! point d'excuses ! interrompit Georges ; je te préviens que je n'en accepterais aucune, même celle d'un travail pressé. Tu rattraperais demain le temps perdu ! Je t'ai, je te garde. Résigne-toi.
 —J'accepte donc, mon ami, et avec bien de la joie !
 —A la bonne heure ! Quelle charmante soirée nous allons passer !
 Georges frappa sur un timbre. La vieille servante parut.
 —Un couvert de plus, Madeleine, lui dit le jeune avocat. Renforcez votre menu, et au corton, cher à mon tuteur, joignez deux bouteilles de champagne.
 Madeleine sortit et l'entretien se renoua.
 —Vous disiez, il y a un instant, monsieur, que votre père était un inventeur, n'est-ce pas ? demanda Etienne Castel à Lucien.
 —Oui, monsieur.
 —Seriez-vous le fils de monsieur Jules Labroue dont l'usine fut incendiée il y a vingt-et-un ans ?
 —Oui, monsieur, et mon malheureux père mourut assassiné au milieu de l'incendie.
 —Ton père assassiné ! fit Georges avec étonnement. Tu ne m'avais jamais raconté ce drame terrible.
 —C'est que je l'ignorais moi-même, mon cher Georges. Pendant mon enfance et ma première jeunesse, on m'avait tout caché pour m'éviter une trop écrasante émotion. Je n'ai appris l'effrayante vérité qu'à l'époque de la mort de ma tante.
 Lucien ajouta, en s'adressant à Etienne :
 —Vous connaissiez mon père, monsieur ?
 —Je ne l'avais jamais vu, mais j'entendis parler, comme tout le monde, de la tragédie d'Alfortville, et le nom fort estimé de Jules Labroue resta gravé dans ma mémoire.
 L'artiste se disait tout bas :
 —Etrange caprice de la destinée qui fait du fils de la victime le plus intime ami de l'assassin !
 —Le criminel a-t-il été puni ? demanda Georges.
 —Une femme, déclarée coupable de meurtre et

de l'incendie, a été condamnée à la réclusion perpétuelle, répondit Lucien.
 —Une femme ! s'écria Georges.
 —Oui. Elle avait pris la fuite. Elle a été arrêtée dans le presbytère d'un village situé à quelques lieues de Paris.
 Georges jeta sur Etienne Castel un coup d'œil interrogateur.
 —Tu ne te trompes pas, mon ami, répondit l'artiste à ce coup d'œil. La femme dont parle monsieur Labroue est bien celle dont je t'ai parlé tout à l'heure, qui figure au premier plan du tableau que je te destine.
 —Ainsi, demanda vivement Lucien, vous avez vu cette femme ?
 —Je l'ai vue et je lui ai parlé.
 —Où donc ?
 —Au presbytère du village de Chevry, chez le digne abbé Laugier, l'oncle de Georges.

LVI

—Et, reprit Lucien, quelle femme était-ce ?
 —Une belle et forte créature dont le visage paraissait sympathique à tout le monde, répondit Etienne. Elle semblait cruellement souffrir.
 —Elle niait son crime, n'est-ce pas ?
 —Avec énergie. Elle se prétendait innocente et victime de fausses apparences.
 —Elle ne mentait peut-être pas.
 —Georges et Etienne regardèrent Lucien avec curiosité.
 —On l'a condamnée, fit Etienne.
 —Eh ! monsieur, qu'est-ce que cela prouve ? A chaque page des fastes de la justice humaine on trouve des erreurs judiciaires.
 —Tout se réunissait pour l'accabler. Les preuves de culpabilité abondaient.
 —Et si les preuves étaient menteuses ! Avez-vous suivi le procès, monsieur ?
 —Oui, de la façon la plus attentive. Je voulais savoir si cette femme nous avait dit vrai ?
 —Et votre conviction après les débats ?
 —Fut que l'accusée pouvait être coupable.
 —Qu'elle "pouvait être !" répéta Lucien en soulignant ces deux mots par l'étonnement. Donc vous n'oserez point affirmer la culpabilité, et si vous aviez fait partie du jury vous vous seriez prononcé pour la négative.
 —C'est possible, dit Etienne après un instant de réflexion. C'est même probable.
 Lucien continua :
 —J'ai lu le procès, moi, monsieur. Ma tante avait conservé les journaux de l'époque, où il était relaté tout au long. Je suis convaincu que l'accusée était innocente. Ma tante d'ailleurs, avant de mourir, m'a donné l'assurance qu'elle n'avait jamais cru Jeanne Fortier coupable, quoique les apparences furent contre elle.
 —Ah ! murmura Georges, cette malheureuse femme se nommait Jeanne Fortier ?
 —Oui, répondit Lucien ; puis, s'adressant à Etienne Castel : Vous souvenez-vous, monsieur, de ce qu'elle alléguait pour sa défense ?
 —Parfaitement. Un misérable, contremaitre à l'usine d'Alfortville, la poursuivait de son amour et convoitait la fortune de votre père, se proposant de quitter la France avec l'argent volé, et d'emmener Jeanne. Cet homme, qui se nommait Jacques Garaud, lui avait écrit, (disait-elle), une lettre où se trouvait la preuve indiscutable du crime médité et accompli par lui. Mais cette lettre, elle ne put la produire.
 —C'est vrai, dit Lucien, et pourtant, soyez certain que la lettre existait. Le contremaitre Garaud était bien le voleur, l'incendiaire, l'assassin.
 —Vous oubliez que cet homme est mort victime de son dévouement !
 —Rien n'est moins sûr. Je ne crois point à cette mort, et ma tante n'y croyait pas non plus.
 —Il faut pourtant se rendre à l'évidence.
 —Dans le cas présent, je la conteste. La conviction de ma tante est devenue la mienne. Je me suis promis de faire un jour tout ce qui dépendrait de moi pour arracher son masque au véritable assassin de mon père, et pour obtenir la réhabilitation de la pauvre créature injustement condamnée.
 —Démâquer l'assassin, répliqua l'artiste. A quoi cela vous servirait-il ? Vingt-et-un ans se sont écoulés depuis le crime commis. Il y a prescription. La loi est impuissante.

—Que m'importe ? Si la justice humaine ne peut me venir en aide, je me vengerai sans elle. Je ferai justice moi-même.
 —Savez-vous, demanda Etienne, si Jeanne Fortier existe encore ?
 —Je l'ignore, mais je le saurai.
 —Si tu le désires, je m'en inquiéterai, dit Georges, ma situation au palais, mes rapports fréquents avec des magistrats de tous les degrés, me mettent à même d'être renseigné plus facilement que toi.
 —En le faisant tu m'obligeras beaucoup.
 —C'est donc convenu...
 —Mais, reprit Lucien, nous avons bien assez parlé de moi et de ce qui m'intéresse. Occupons-nous de toi. Es-tu satisfait ?
 —Autant qu'on le puisse être. Je n'ai rien à envier. Mon excellent tuteur est resté mon meilleur ami. Les clients savent le chemin de mon cabinet. Je travaille, je réussis. Que pourrais-je souhaiter de plus ?
 —Mais...une femme...
 Georges se mit à rire.
 —Une femme ! répéta-t-il, j'ai le temps d'y songer. Je crois du reste que je ferai comme mon tuteur, je resterai garçon. Jusqu'à présent, le célibat est ma vocation. Est-ce aussi la tienne ?
 Lucien rougit jusqu'au blanc des yeux.
 —Non, répliqua-t-il, mais il faut que j'aie une position avant de penser au mariage.
 Georges avait vu la rougeur de son ami. Il répliqua :
 —Je l'avoue.
 —Et peut-être même as-tu pris des engagements ?
 —J'en conviens, et ce sont justement les engagements pris qui me font dire qu'avant de me marier il faut que je me trouve sur un terrain solide. Lucie, la jeune fille qui sera ma femme, est aussi pauvre que moi. C'est une orpheline sans famille, élevée par charité, mais une âme pure, un cœur d'or, une angélique bonté. De plus elle est travailleuse comme une abeille.
 —Et tu l'aimes ?
 —De tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces. Sans elle il ne saurait exister de bonheur pour moi.
 —Eh bien, il faut espérer que ta position se fera vite et que tu pourras être heureux. Je m'invite d'avance à ta noce !
 En ce moment Madeleine vint annoncer que le dîner était servi sur table. Les trois hommes passèrent à la salle à manger. Le repas fut gai et se prolongea longtemps. Ce fut seulement à onze heures que Lucien quitta son camarade de collège, et le peintre Etienne Castel, devenu lui aussi son ami pendant cette soirée.
 —Travaille et compte sur nous, lui dit Georges en lui donnant une dernière poignée de main.
 Et le jeune homme descendit, le cœur gonflé d'espérance. Si Lucien se sentait joyeux, Lucie était fort triste. Toute la soirée la fille de Jeanne Fortier avait attendu avec une impatience, puis avec une anxiété grandissantes, le retour de son fiancé.
 Lui serait-il arrivé quelque chose de fâcheux ? se demandait-elle.
 Et un frisson d'angoisse passait sur sa chair. Enfin, à onze heures et demie elle entendit la lourde porte donnant sur la rue se refermer. Elle prêta l'oreille. Des pas résonnèrent dans l'escalier. Ces pas se rapprochaient rapidement de l'étage qu'elle habitait. D'une main agitée elle entra ouvrit la porte de sa chambrette.
 —Est-ce vous, monsieur Lucien ? demanda-t-elle tout bas.
 Sa voix tremblante était à peine distincte.
 —Oui, ma chère Lucie, répondit le jeune homme.
 L'enfant sentit son effroi se dissiper.
 —J'étais bien tourmentée, savez-vous ! dit-elle. J'avais peur !
 —Peur ? Pourquoi donc ?
 —Jamais vous n'êtes rentré si tard ! Je me figurais des choses terribles, une chute, un accident, il me semblait qu'il avait dû vous arriver malheur.
 —Eh ! bien, ma chère petite Lucie, il vous semblait mal. Il ne m'est arrivé que des choses heur-

reuses. Voulez-vous me permettre d'entrer un instant chez vous pour vous raconter cela ?

—Oui, je vous le permets. Entrez, je finirai mon travail en vous écoutant.

—Vous travaillez bien tard dans la nuit et je vous avais priée de ne point le faire.

—Si je vous ai désobéi, c'est votre faute. Il fallait bien m'occuper en vous attendant. Voyons, asseyez-vous, et causons.

Lucien prit un siège et s'assit à côté de la jeune fille.

—Vous avez vu votre ancien ami, monsieur Georges Darier ? demanda-t-elle.

—Oui.

—Comment vous a-t-il reçu ?

—En homme dont le cœur n'est point oublieux. J'ai retrouvé en lui mon camarade de collège.

—Il vous a retenu à dîner ?

—Oui. Je sors de chez lui.

—Vous a-t-il promis de vous trouver un emploi ?

—Il me l'a promis et il tiendra certainement sa promesse.

—Bientôt ?

—Dans un mois sans doute je serai placé comme directeur des travaux chez un industriel immensément riche qui fait construire une grande usine auprès de Paris, et qui ne peut rien refuser à mon ami Georges Darier.

Lucie frappa ses deux petites mains l'une contre l'autre.

—Ah ! s'écria-t-elle, que je suis heureuse ! Allons, vous n'avez pas perdu votre temps, et je ne vous en veux plus du tout d'être rentré à près de minuit. Maintenant nous avons l'un et l'autre besoin de repos, et d'ailleurs il ne faut pas faire jaser les voisins. Séparons-nous.

Lucien se leva. La jeune fille lui tendit son front.

—Bonsoir et bonne nuit, mon ami, lui dit-elle.

Lucien appuya ses lèvres sur le front satiné qu'on lui présentait.

—Bonsoir et bonne nuit, mon amie, répondit-il.

Endormez-vous en pensant à moi.

—Je vous le promets.

—A demain !

Ils se séparèrent avec la pensée que, si l'avenir tenait ses promesses, bientôt ils ne se sépareraient plus.

LXVII

Georges Darier était, nous l'avons dit, un garçon plein de cœur. La situation de Lucien pour lequel il éprouvait une affection sincère, l'avait profondément touché. Connaissant la valeur de son ancien camarade de collège, son intelligence, sa droiture, il se disait que le laisser végéter dans une médiocrité voisine de la misère serait un crime. Le récit de la mort tragique de Jules Labroue avait encore augmenté son désir d'être utile au fils de l'ingénieur assassiné. Aussi le lendemain, de bonne heure, il prit le chemin de la rue Murillo, afin de solliciter Paul Harmant en faveur de son protégé. Sur la plus haute marche du perron de l'hôtel, il trouva le valet de chambre du millionnaire et lui demanda :

—Monsieur Harmant peut-il me recevoir ?

—J'ai le regret d'apprendre à monsieur Darier que monsieur Harmant est depuis deux jours en voyage, répondit le domestique.

—Son absence doit-elle être longue ? reprit Georges tout contrarié.

—Je l'ignore, mais mademoiselle Mary doit être renseignée à ce sujet. Elle recevra certainement monsieur Darier et pourra lui apprendre ce qu'il désire savoir. Dois-je annoncer monsieur Darier à mademoiselle ?

Georges avait assez fréquenté l'hôtel pour remarquer que la jeune fille possédait sur son père un grand ascendant. Il se dit aussitôt qu'il serait extrêmement habile de mettre Mary dans ses intérêts, car si elle prenait en main la cause de Lucien Labroue, le succès de sa requête deviendrait assuré. Aussi s'empressa-t-il de répondre :

—Si vous croyez que je ne dérangerai point mademoiselle Harmant, veuillez lui remettre ma carte.

—Je prie monsieur Darier de me suivre au salon, et je vais prévenir mademoiselle.

Le valet de chambre introduisit le jeune homme dans un petit salon du rez-de-chaussée contigu

aux grands appartements de réception, le laissa seul, et fit remettre la carte à mademoiselle Harmant par la femme de chambre.

Aussitôt après avoir lu le nom du visiteur, Mary, dont la toilette était achevée depuis longtemps, descendit.

(La suite au prochain numéro.)

LE RUISSEAU

IL ÉTAIT un heureux ruisseau ; il n'avait absolument rien à faire que couler, couler, être limpide, murmurer entre des fleurs et des parfums.

Mais les cieus et la terre sont envieux du bonheur et de la douce paresse.

Mon cher frère Eugène, un jour, et l'habile ingénieur Sauvage, l'inventeur des hélices, causaient sur les bords de ce pauvre ruisseau et parlaient assez mal de lui.

—Ne voilà-t-il pas, disait mon frère, un beau fainéant de ruisseau, qui se promène, qui flâne sans honte, qui coule au soleil, qui se vautre dans l'herbe au lieu de travailler et de payer le terrain qu'il occupe, comme le doit tout honnête ruisseau ? Ne pourrait-il pas moudre le grain ?

—Et aiguiser les outils, ajouta Sauvage.

—Et scier le bois, dit mon frère.

Et je tremblais pour le ruisseau, et je rompis l'entretien en criant très fort, sous prétexte que ses envieux, ses tyrans, bientôt peut-être, marcheraient sur mes vergissmeinnicht.

Hélas ! je ne pus le protéger que contre eux.

Il ne tarda pas à venir dans le pays un brave homme, que je vis plusieurs fois rôder sur ses rives vertes, du côté où il se jette dans le grand fleuve.

Cet homme ne me fit point l'effet d'y rêver ou d'y endormir ses pensées au murmure de l'eau :

—Mon ami, disait-il au ruisseau, tu es là te promenant, chantant à faire envie ; mais moi je travaille, je m'éreinte. Il me semble que tu pourrais bien m'aider un brin ; c'est pour un ouvrage que tu ne connais pas, mais que je t'apprendrai ; tu seras bien vite au courant de la besogne ; tu dois t'ennuyer d'être comme cela à ne rien faire ? Ça te distraira de faire des limes et de repasser des couteaux.

Bientôt une roue, des engrenages, une meule furent apportées au ruisseau.

Depuis longtemps il travaille, il fait tourner une grande roue, qui en fait tourner une petite qui fait tourner la meule ; il chante encore, mais ce n'est plus cette même chanson monotone et heureusement mélancolique.

Il y a des cris et de la colère dans la chanson d'aujourd'hui ; il bondit, il écume, il travaille. Il traverse toujours la prairie et mon jardin, puis l'autre prairie, mais au bout l'homme est là qui l'attend et le fait travailler.

Je n'ai pu faire qu'une chose pour lui : je lui ai creusé un nouveau lit dans mon jardin, de sorte qu'il y serpente plus longtemps et en sort plus tard ; mais il n'en faut pas moins qu'il finisse par aller moudre son grain.

—Pauvre ruisseau ! tu n'as pas assez caché ton bonheur sous l'herbe ! tu auras murmuré trop haut ta douce chanson.

Les hommes ont, disent-ils, tous les dons en partage : la force, l'esprit, le courage et le reste ; et on les voit rampants, lâches, hébétés, prêts à tout sacrifier devant une femme dont le seul mérite est d'être belle. Si l'homme disait à la femme :

—Je vous suis supérieur par les grandes qualités qui me distinguent ; c'est moi que l'intelligence, le savoir, le génie ont fait le maître du monde, la femme serait en droit de lui répondre : "Que m'importe si je suis la maîtresse du maître ? Qu'ajoute à faire de vos grandeurs puisqu'elles s'humilient toutes devant la mienne ? Que valent votre gloire, vos vertus et votre prestige, puisque le jour où j'y consentirai, je verrai tout cela rouler à mes pieds ? Qu'est-ce que votre honneur lui-même, dont vous êtes si fier, lorsqu'il tient à la robe d'une femme ?"

Depuis le jour où le vaillant Hercule a filé aux pieds de la belle Omphale, c'est là ce que la plupart des romans et des drames ont eu pour but de prouver.

NOTES ET IMPRESSIONS

Quand l'amour n'existe pas dans le mariage, le contrat est signé par un faussaire.—RÉV. P. DIDON.

Les plaisirs sont comme les aliments : les plus simples sont ceux dont on ne se dégoûte jamais.—CHS NODIER.

On apprend à aimer comme on apprend à parler, par l'exercice constant de cette noble faculté du cœur.

Voulez-vous des mœurs pures, une bonne société et un état florissant ? Faites respecter le prêtre, la femme et le magistrat.

J'aime les paysans ; ils n'ont pas assez d'esprit pour raisonner de travers.—MONTESQUIEU.

La colère chez les bons cœurs n'est qu'un pressant besoin de pardonner.—BFAUMARCHAIS.

La vie est une suite d'expériences, dont la dernière, la mort, est la seule concluante.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Voici un moyen bien simple de rendre inoxydables les plumes d'acier : Il suffit de les laisser tremper pendant une demi-heure dans une dissolution de sulfate de cuivre (vitriol bleu). On les essuie très légèrement et on les laisse sécher. Ainsi préparées, les plumes ne se rouillent pas.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No. 89.—LOGOGRAPHE

Aux cieus on me voit sans tête ;
Sans queue et tête,
J'ai queue et tête ;
Mais avec queue et tête,
Je n'ai ni queue ni tête.
N'est-ce pas perdre la tête ?

No. 90.—ANAGRAMME DEVINETTE

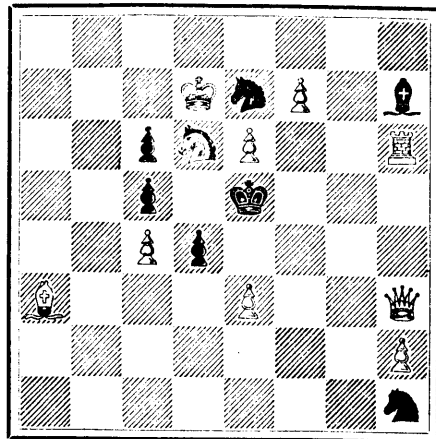
Il est rare de trouver un XXXXXX parmi les princes qui occupent les différents XXXXXX.

No. 91.—PROBLÈME D'ÉCHECS

Composé par M. F.-B. Phelps, Sandwich (Ill.)

Ce problème a obtenu le 3^{me} prix au concours du *Citizen*, d'Ottawa

Noirs—7 pièces



Blancs—10 pièces

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

SOLUTIONS :

No. 88.—Le mot est : Dé-but.

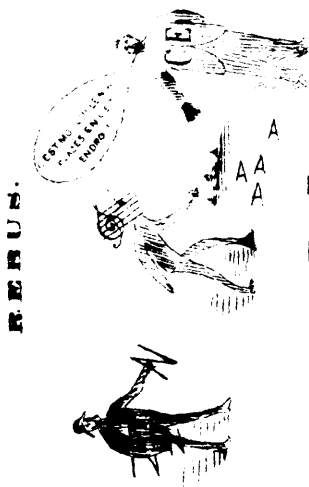
ONT DEVINE :

Problèmes.—L. E. Dastous, Sherbrooke ; Mlle Eugénie Cinq-Mars, Mlle H. Lafrenais, Montréal.
Rébus.—E. T. Pleau, Montréal ; L. E. Dastous, Sherbrooke ; Félix Cloutier, Québec.

On parle de l'intelligence des animaux.

—Comment, vous osez dire qu'il y a des chiens qui ont plus d'intelligence que leurs maîtres !.....

—Certainement, c'est rare, mais j'en ai un !



MEM

EXPLICATION DU DERNIER REBUS :

Sur cette terre grande et petite errent les uns les autres :

CHOSES ET AUTRES

Celui qui souffre le feu s'expose à être brûlé par les étincelles.

L'an dernier il s'est vendu pour \$10,000,000 de corsets en Amérique.

M. de Lesseps a été nommé président de l'exposition de 1889, à Paris.

Le Mahdi a lancé une proclamation disant qu'il va envahir l'Égypte et l'Asie.

Des myriades de cigales, assourdissent les habitants de Canon City, Colorado.

Le président Cleveland (États-Unis) a déjà fait près de 2,000 nominations jusqu'à ce jour.

La banque de Montréal a payé, cette année, à ses actionnaires, un dividende de dix pour cent, plus un bonus de un pour cent.

L'île Manhattan, sur laquelle est bâtie aujourd'hui la ville de New-York, avait été vendue la première fois pour \$22.

Les Cours de Chicago ont refusé d'accorder l'extradition du jeune Bernard, ex-convaincu de la banque de Montréal, accusé de faux.

Nous regrettons d'apprendre que M. l'abbé Martineau, de cette ville, l'apôtre de la tempérance, ne doit plus prêcher, d'après l'ordre de ses médecins.

Le Club Catholique de Montréal a fait application à la législature de Québec pour son incorporation. Le stock est de \$25,000, chaque part étant de \$10.

Cueilli sur le calepin d'un vieux garçon : "Quand on est jeune, il n'est pas temps de se marier ; quand on est vieux, il n'est plus temps. Dans l'intervalle... on réfléchit..."

Des ordres ont été émanés d'Ottawa pour que tous les navires qui remontent le fleuve subissent l'examen de quarantaine, à la Grosse Isle, afin que la population soit préservée de maladies contagieuses.

Singulier rapprochement :

Les marrons et les loteries se tirent.

Les foules et les soupirs se poussent.

Les anathèmes et les flèches se lancent.

L'argent et les ivrognes se ramassent.

Le dieux et les hirondelles s'en vont.

Les modes et les événements se passent.

Les femmes et les ballons s'enlèvent

Z. E. MARTIN & DASTOUS,
MARCHANDS-TAILLEURS, MERCIERIES ETC
41, CARRE CHABOILLEZ, Montréal.

DR. J. LEROUX,
3445, RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL

DR. H. E. DESROSIERS,
70, RUE ST DENIS,
MONTREAL.

N. GOYETTE,
BOUCHER,
MARCHÉ D'HOCHÉLAGÉ,
Elaux 1 et 3

On demande des Agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des États-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmenteront la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande. S'adresser à BERTHIAUME & SABOURIN, 30 Saint-Gabriel, Montréal.

L'administration du MONDE ILLUSTRÉ est en état de procurer tous les numéros depuis le commencement, à ceux qui désireront conserver la série.

C'EST L'EAU MINÉRALE DE SAINT-LEON,

PRIMES MENSUELLES

MONDE ILLUSTRÉ

1re Prime	-	-	\$50
2me	"	-	25
3me	"	-	15
4me	"	-	10
5me	"	-	5
6me	"	-	4
7me	"	-	3
8me	"	-	2
86 Primes, a \$1	-	-	86
94 Primes			\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

UN REMÈDE INFALLIBLE POUR TOUTES LES MALADIES,

E. MASSICOTTE & FRÈRE, SEULS AGENTS A MONTREAL.

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

LE CONSEIL DU JOUR.

Le printemps, cher aux poètes, est une saison néfaste pour tous les malades atteints d'affections stomacales et autres. Les plus graves précautions sont recommandées pour le choléra, la dyspepsie, les crampes, les maladies du foie les plus bénignes, car les statistiques font foi d'une effrayante mortalité. Jamais la vogue des Eaux Minérales de St-Léon n'a été aussi grande qu'en ce moment, parce qu'elles constituent les plus puissants spécifiques contre ces terribles maladies. C'est un véritable service à rendre à nos lecteurs que de leur signaler leurs bienfaits à cette époque. Ces eaux merveilleuses se trouvent au No. 217, rue Ste-Elizabeth, chez E. MASSICOTTE & FRÈRE, Seuls agents pour Montréal. (Téléphone No. 810, A.)

MATHIEU & GAGNON

MARCHANDISES DE NOUVEAUTES
En gros et en détail,
105, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.
Spécialité: Soie, Satin, Velours, Etoffes à Robes, Cachemires, Crêpes, Tweeds de toutes sortes.

FLAVIEN J. GRANGER,

PAPETIER.
18, COTE ST-LAMBERT, Montréal.
Fournitures de bureau, Livres blancs, Impressions, Reliures, Papiers d'emballage. Importation sur commande, de livres publiés en Europe. Articles de Paris.

JOUISSEZ

De la Santé et du Bonheur

COMMENT ?

Faites comme d'autres ont fait.

Souffrez-vous de maladies des reins ?

"Le "Kidney Wort" m'a ramené, pour ainsi dire, des portes du tombeau, lorsque j'avais été condamné par treize médecins éminents du Détroit."

M. W. Deveraux, Mechanic, Ionia, Mich.

Vos nerfs sont-ils affaiblis ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri la faiblesse des nerfs, etc., lorsque l'on désespérait de mes jours." Mde M. M. B. Goodwin, Ed. Christian Monitor, Cleveland, O.

Souffrez-vous de la maladie de Bright ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque mon urine avait la consistance de la craie, puis ressemblait à du sang."

Frank Wilson, Peabody, Mass.

Souffrant de la diabète ?

"Le "Kidney Wort" est le remède le plus efficace que j'aie prescrit. Il procure un soulagement presque immédiat."

Dr Phillip C. Ballou, Montpelier, Vt.

Souffrez-vous de maladies du foie ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri d'une maladie chronique du foie lorsque je demandais à mourir."

Henry Ward, ex-colonel 89 Gardes Nationales, N.Y.

Souffrez-vous de douleurs dans le dos ?

"Le "Kidney Wort" (1 bouteille) m'a guéri lorsque j'étais si souffrant que je ne pouvais me lever, mais que je me roulais hors de mon lit."

C. M. Tallmage, Milwaukee, Wis.

Souffrez-vous de maladies des reins ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri de maladies du foie et des reins après que j'eus suivi inutilement, pendant des années, le traitement des médecins. Ce remède vaut \$10 la boîte."

Sam'l Hodges, Williamstown, West Va.

Souffrez-vous de la constipation ?

"Le "Kidney Wort" facilite les évacuations et m'a guéri après que j'eus fait l'essai d'autres remèdes pendant seize ans."

Nelson Fairchild, St-Albans, Vt.

Souffrez-vous de la malaria ?

"Le "Kidney Wort" est supérieur à tous les autres remèdes dont j'ai jamais fait usage dans ma pratique."

Dr R. K. Clark, South Hero, Vt.

Etes-vous bilieux ?

"Le "Kidney Wort" m'a fait plus de bien que tous les autres remèdes dont j'ai jamais fait usage."

Mde J. T. Galloway, Elk Flat, Oregon.

Souffrez-vous des hémorrhoides ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri radicalement des hémorrhoides qui coulaient. Le Dr W. C. Kline m'avait recommandé ce remède."

G. H. Horst, Caissier M. Bank, Myerstown, Pa.

Etes-vous torturé par le rhumatisme ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque les médecins m'avaient condamné et après que j'eus souffert pendant trente ans."

Elbridge Malcolm, West Bath, Maine.

Aux femmes qui sont malades ?

"Le "Kidney Wort" m'a guérie d'une maladie dont je souffrais depuis plusieurs années. Plusieurs de mes amies qui en ont fait usage en disent le plus grand bien."

Mde H. Lamoreaux, Ile La Mothe, Vt.

Si vous voulez chasser la maladie et jouir d'une bonne santé

Faites usage du

KIDNEY-WORT

Le Purificateur du Sang.

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie

GEBHARDT-BERTHIAUME,

No 30, Rue St-Gabriel, Montréal.

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires, Programmes, Lettres Funéraires, Circulaires, Affiches, etc.

Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS :

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités.

Etiquettes pour épi lers, droguistes, etc.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par

Berthiaume & Sabourin, éditeurs-proprieétaires. Bureau: rue St-Gabriel, No. 30, Montréal.